

LE LIÈVRE CONTAMINÉ : UNE RECHERCHE DÉCOULANT DES PRÉOCCUPATIONS DE 4 COMMUNAUTÉS ANICINAPEK

ENTREVUE AVEC HUGO ASSELIN, RÉALISÉE LE 27 AOÛT 2018

Hugo Asselin est professeur à l'UQAT depuis 2007. Il a été titulaire de la Chaire de recherche du Canada en foresterie autochtone de 2008 à 2018. Il est directeur de l'École d'études autochtones depuis 2016 et titulaire de la Chaire Desjardins en développement des petites collectivités depuis 2020. Au fil des années, Hugo Asselin a dirigé plus de 45 étudiants dans leurs projets de recherche dont plusieurs furent initiés à la demande de communautés autochtones. De quelques exemples de collaborations en cours de formation à la recherche, voici le récit...

Plusieurs des projets que je réalise émanent des communautés. Ça ne veut pas dire que je ne soumets jamais d'idées, mais si ce que je propose ne suscite pas d'intérêt, ça s'arrête là.
(Hugo Asselin)

LE POINT DE DÉPART

Il y a quelques années, quatre communautés anicinapek (algonquines) se sont réunies pour présenter une demande de subvention dans le cadre d'un programme administré par Santé Canada en vue de réaliser une recherche sur la présence de contaminants environnementaux dans le gibier chassé sur le nitakinan (territoire traditionnel) au centre duquel se trouve la Fonderie Horne. Pour être éligible à cette subvention, il fallait que la demande soit présentée par des communautés autochtones. Après avoir essuyé quelques refus, les communautés en étaient venues à la conclusion que le fait qu'aucun chercheur reconnu dans le milieu scientifique ne soit associé au projet leur nuisait. C'est dans ce

contexte qu'elles approchèrent Hugo Asselin pour qu'il les accompagne dans le processus. Le professeur Asselin accepta de prêter main-forte au projet, qu'il jugeait très pertinent et scientifiquement solide. Sa contribution a été de voir à ce que le texte soit articulé selon les attentes des évaluateurs de projet, en empruntant un vocabulaire avec lequel ils étaient familiers.

Selon les étapes prévues, après une première évaluation du projet, il fallait passer une entrevue devant un comité d'éthique à Ottawa. Les communautés m'ont demandé de jouer ce rôle. Après m'avoir bombardé de questions, le comité a exprimé des réticences à financer le projet, parce qu'ils craignaient que la découverte éventuelle de taux élevés de contaminants dans la viande sauvage crée un climat de peur au sein des communautés. Je leur ai répondu que la peur existait déjà, que c'était précisément elle qui nourrissait la volonté des communautés de faire la recherche. Il

n'y a rien de pire, lorsqu'on a peur, que de ne pas savoir à quoi s'en tenir. (Hugo Asselin)

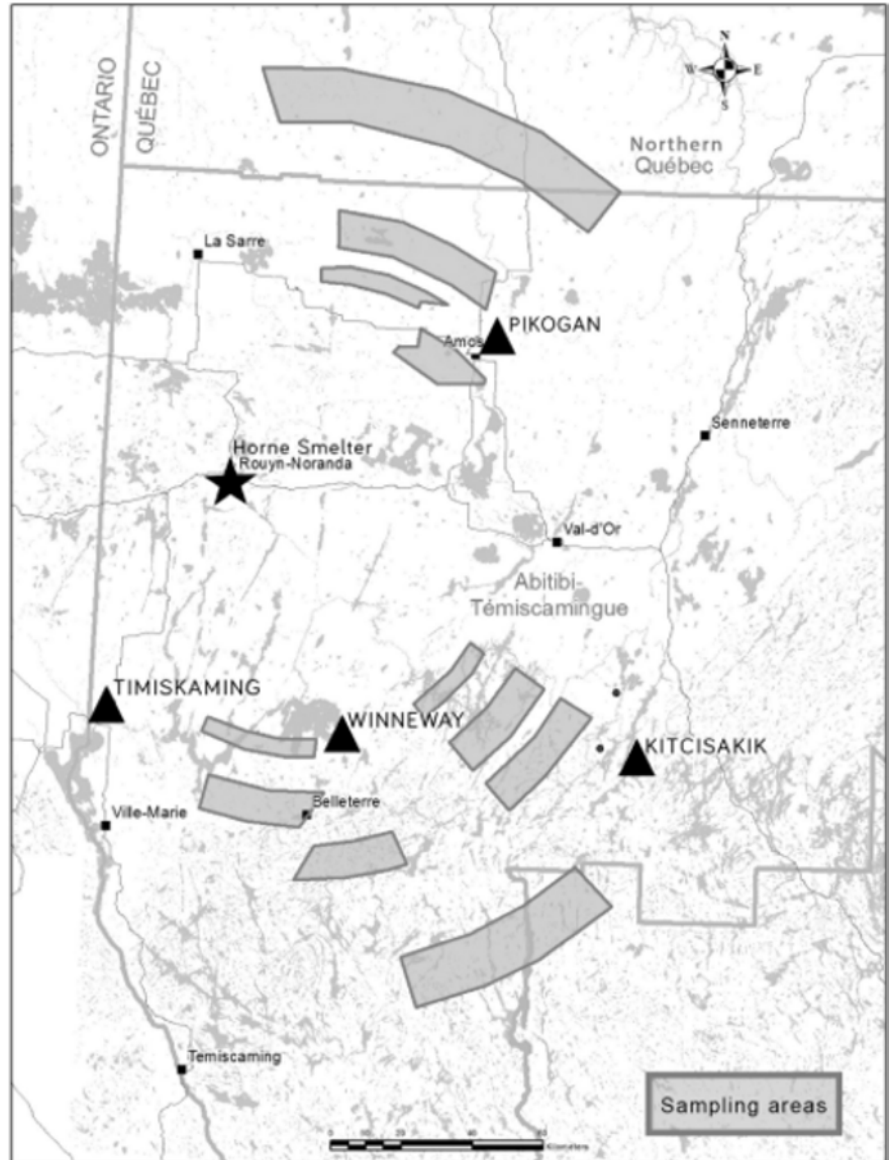
Sans informations précises au sujet de la présence ou non de contaminants dans la viande qu'ils mangent, les chasseurs et trappeurs étaient confrontés à un dilemme : poursuivre la chasse au prix potentiel de sa santé ou arrêter de consommer du gibier et sevrer un lien significatif avec le territoire, lequel comporte des bénéfices tant sur le plan culturel que nutritif.

Concrètement, le besoin était articulé par les chasseurs et les trappeurs anicinapek qui étaient inquiets : est-ce que le gibier consommé était contaminé et si oui, est-ce que les quantités consommées étaient néfastes? Ces questions émanaient, entre autres, de la diffusion large des recommandations de la direction de la santé publique de ne pas manger les abats des orignaux en raison des taux de cadmium qu'ils peuvent contenir. (Hugo Asselin)

Ayant convaincu le comité d'éthique de la pertinence du projet aux yeux des communautés, la demande fut finalement financée. Pour mener le projet à bien, ils embauchèrent Serge Bordeleau, bien connu au sein des communautés anicinapek concernées, comme professionnel de recherche. Lors des conversations préparatoires à la réalisation de son mandat, Hugo suggéra à Serge de faire d'une pierre deux coups en réalisant la recherche en tant qu'étudiant à la maîtrise en biologie. Pour le titulaire de deux baccalauréats (un en biologie et l'autre en cinéma), la proposition était pleine de sens; les communautés allaient bénéficier de résultats encore plus solides en raison de l'appui de l'UQAT et d'un personnel encore plus qualifié et lui-même aurait, à terme, un diplôme de plus en poche.

LE DÉROULEMENT DE LA RECHERCHE : MOINS D'INTRUSION, PLUS DE COMMUNICATION

La subvention était gérée par Timiskaming First Nation au nom des quatre communautés. Après avoir soupesé les options possibles, l'équipe de recherche a décidé de travailler avec le lièvre plutôt que l'orignal, car ce dernier pose plus de difficultés pour la collecte d'échantillons.



Source: Bordeleau, S., Asselin, H., Mazerolle, M.J. & L. Imbeau. 2016. "Is it still safe to eat traditional food?" Addressing traditional food safety concerns in aboriginal communities. *Science of the Total Environment*. Vol 565: 531.

On a embauché des trappeurs dans les quatre communautés et on leur a demandé d'aller trapper des lièvres pour nous. L'idée était de recueillir des lièvres à différentes distances de la Fonderie Horne et à différents angles par rapport aux vents dominants. Selon le protocole établi, les trappeurs devaient prélever des morceaux de chair et de foie et nous les envoyer pour l'analyse des contaminants.

Ayant décidé de procéder par la voie la moins intrusive possible, des entrevues ont été menées par Serge avec l'aide d'Amandine Jean, pour estimer les quantités de lièvres consommés dans les communautés. Par exemple, à la question : « à quelle fréquence manges-tu du lièvre? », les réponses possibles incluaient « à chaque jour, à chaque semaine, une fois par mois... » et les participants donnaient une réponse pour eux-mêmes et chaque autre membre de la maisonnée. À l'aide d'images les participants devaient ensuite estimer la quantité mangée (ex. patte, abats, râble ou lièvre entier). D'autres questions concernant le tabagisme étaient aussi posées, car il y a une interaction entre le tabac et certains contaminants comme l'arsenic.



Source : Image extraite du vidéo produit par Serge Bordeleau. Le lièvre contaminé. <https://www.youtube.com/watch?v=-5VXgF2i508>. Une version plus approfondie, intitulée Le chasseur contaminé, est aussi disponible à l'adresse suivante : <https://vimeo.com/128494808>

Durant les entrevues, des gens de la communauté accompagnaient Serge et Amandine à tout moment, parce que certains répondants ne s'exprimaient qu'en anicinapemowin et pour mettre en confiance les personnes et les rassurer sur l'endossement de la démarche par la communauté. Tout au long de ces étapes, le rôle du professeur Asselin était de s'assurer que les données soient rigoureuses pour être utilisées par les communautés. En effet, dans l'éventualité où la conclusion eut été que les lièvres étaient effectivement contaminés, il fallait que les résultats soient suffisamment solides pour que les communautés puissent s'appuyer sur eux pour travailler avec le gouvernement pour que des actions soient prises.

En cours de projet, Serge constata que la présence d'un chercheur dans les quatre communautés pour mesurer la contamination suscitait des questionnements.

Serge a décidé de mettre son chapeau de cinéaste et a effectué un court métrage d'animation pour expliquer aux gens qu'est-ce que la contamination, comment ça fonctionne et comment on la mesure. La vidéo a circulé dans les communautés pour que le sujet soit mieux compris et elle a vraiment été bien reçue, chez les jeunes notamment. Le court métrage a même remporté un prix lors du concours de vidéo étudiante de l'Université du Québec! (Hugo Asselin)



Source : Image extraite de la vidéo produite par Serge Bordeleau. Le lièvre contaminé. <https://www.youtube.com/watch?v=-5VXgF2i508>

Lorsque la collecte de données a été terminée, Serge a fait les calculs pour déterminer les taux de contaminants présents dans les lièvres dans chaque lieu de collecte et estimer le taux de présence potentielle de contaminants chez les Anicinapek, sur la base des habitudes alimentaires consignées par la voie qualitative. À terme, il s'agissait de déterminer si les taux estimés dépassaient ou non les seuils jugés acceptables par Santé Canada et d'autres agences de santé.

« Le mieux qu'on puisse dire aux Autochtones, c'est d'en manger "pas trop". En même temps, on sait que depuis les 50 dernières années, la santé des Autochtones s'est détériorée. Il y a une épidémie de diabète et d'obésité sans précédent, justement parce qu'ils ont délaissé l'alimentation traditionnelle. La bonne viande maigre, remplie de minéraux, est remplacée par les aliments transformés sucrés et salés du dépanneur ou du plus proche fastfood. »
Extrait de la vidéo Le lièvre contaminé

LES RETOMBÉES, À PLUSIEURS ÉCHELLES

En fin de compte, Serge a montré que les quantités de lièvres consommées ne posaient pas de danger pour la santé des Anicinapek. Mais en sus du caractère bénéfique de la production de résultats rassurants, le fait que les communautés autochtones trouvaient des réponses aux questions qu'elles-mêmes se posaient, et qu'elles avaient le contrôle du processus de recherche du début à la fin a fait en sorte que l'expérience a été vraiment enrichissante pour elles.

Tant les trappeurs employés par les communautés, que les traducteurs, les gens rencontrés par Serge et Amandine, les interlocuteurs des conseils de bande qui prenaient les décisions ont trouvé satisfaction dans le processus. Et nous aussi, collaborateurs scientifiques, on a appris dans cette expérience, notamment en ce qui a trait à l'enjeu de la communication. Certains chercheurs auraient pu être refroidis par ce qui est parfois perçu comme une « perte d'autonomie scientifique » ou un risque que la recherche s'arrête, sans qu'ils n'aient de mot à dire. En même temps, si une communauté décide de mettre un terme à un projet de recherche, c'est que quelque chose ne tournait pas rond dans la façon de travailler. Dans ce cas, c'est aussi la responsabilité des chercheurs de faire leur examen de conscience. (Hugo Asselin)

Serge, de son côté, a présenté ses résultats lors de multiples conférences en Abitibi-Témiscamingue et ailleurs. Lors de ces conférences, il a avancé le constat que les recommandations de la Direction de la santé publique en regard de la consommation de gibier devraient être nuancées pour tenir compte des réalités sur le terrain, du contexte culturel et en particulier de l'impact de telles recommandations sur la santé des communautés autochtones, bien différente souvent de celle des chasseurs récréatifs. Pour le moment, impossible de savoir si ces constats ont été entendus par les agences officielles. Il semble cependant que l'intérêt de plusieurs communautés a été piqué. Comme le note le professeur Asselin, on assiste à une multiplication des recherches en cours ou à venir sur la contamination environnementale impliquant les Premières Nations au Québec, alors qu'il y a à peine quelques années, de tels travaux n'existaient qu'en milieu inuit. Espérons que ces recherches concluront elles aussi que les bienfaits de l'alimentation traditionnelle outrepassent les risques sur la santé des Autochtones au Québec...

RECHERCHE À VENIR!

Une nouvelle étudiante crie de l'UQAT, Éliane Grant, a récemment entamé un projet de maîtrise en Eeyou Istchee (territoire cri) intégrant les savoirs écologiques traditionnels (SÉT) relatifs à la santé des orignaux à des analyses du taux de cortisol (« l'hormone du stress ») dans le poil. Cette recherche est codirigée par Nicole Fenton et Hugo Asselin et fait partie d'un projet plus vaste qui vise à évaluer les impacts du développement minier sur la biodiversité en territoire cri.

Pour en savoir plus sur Éliane et son projet de recherche, consultez le reportage de Sophie-Anne Miller au : <https://ici.radio-canada.ca/espaces-autochtones/1105870/eliane-grant-biologiste-nation-crie-pont-entre-communautes-autochtones-compagnies-minieres-waswanipi-nemaska-lithium>.